JOYEUX NOËL

Il n'est guère agréable, après une journée de cours harassante, d'arriver dans un appartement sombre et silencieux le premier soir des vacances de Noël.

– Maman ?

C'est encore pire quand on se cogne le gros orteil contre le pied d'une commode en cherchant ses parents.

– Papa ?

Enfin, je ne souhaite à personne de trouver ce genre de lettre griffonnée à la hâte sur la table de sa cuisine :

Cher Oscar,

Nous devons partir immédiatement pour Bogotá. Ton père a été appelé en urgence pour conclure une affaire de la plus haute importance ! Tu te rends compte ? La Colombie ! Je ne t'en dis pas plus pour l'instant. Nous ne serons pas rentrés pour le réveillon, mais ta grand-tante Léonie se réjouit de t'héberger chez elle, à Londres. Tu verras, c'est une femme délicieuse. Ce séjour improvisé sera une formidable opportunité de parfaire

ton anglais (et tes manières !). Tu trouveras un œuf au plat dans la poêle pour ton goûter et un billet de train dans cette enveloppe. Surtout, n'oublie pas ton passeport, ou ces satanés British te laisseront croupir à la frontière !

Bon voyage et hasta la vista !

Maman et papa

Je relus cette lettre trois fois sans qu'elle ait plus de sens. Bogotá ? Londres ? Œuf au plat ? Mes parents étaient excentriques, mais quand même ! Hier encore, ils étaient pelotonnés sur le canapé, critiquant la nouvelle coiffure du présentateur du journal culturel. Mon père avait certes évoqué un départ prochain à l'étranger, de cet air de conspirateur dont il a le secret, mais je m'attendais à une surprise de Noël. Jamais je n'aurais cru qu'ils décamperaient ainsi sans moi ! Quelle était cette affaire si importante, d'abord ? Je chassais la vision de mon père en chef de gang et celle de ma mère, le nez dans un sac de poudre blanche. Et cette grand-tante qu'ils sortaient d'un chapeau ? J'avais vaguement entendu parler d'une Léonie lors des cousinades annuelles dont mes parents raffolaient, mais le qualificatif « vieille bique acariâtre » était alors employé avec force gloussements moqueurs. Me ferait-elle un aussi bon accueil que le promettait la lettre ? Mais après tout, la famille de ma mère ayant colonisé les trois quarts du globe, l'Angleterre était une destination raisonnable.

Craignant encore une plaisanterie douteuse, je composai les numéros de portable de mes parents tout en gobant l'œuf directement dans la poêle. Messagerie. Évidemment. La voix

de mon père pour le répondeur de ma mère et inversement. Dans la salle de bains, leurs affaires de toilette avaient disparu. Sous leur lit, plus de valise. Tic et Tac viraient Bonnie and Clyde.

J'avais beau être habitué à leurs fantaisies, la moutarde me monta au nez : ils ne m'avaient encore jamais fait un coup pareil ! Je jetai un œil au billet de train :

Paris gare du Nord → Londres Saint-Pancras.

Départ le 20 décembre… 17 h 30… 17 h 30 ??? Il était 16 h 30 !!! Sans réfléchir, je sautai dans mes baskets et fourrai l'essentiel dans mon sac à dos : portable, fromage, bandes dessinées, carnets de croquis – la brosse à dents et les caleçons furent naturellement oubliés. Dans ma précipitation, je ne pensais même pas à désobéir. Après tout, j'allais avoir 14 ans, je pouvais me débrouiller seul à la maison pendant ces vacances, mais ma nature docile me poussa dans le métro, direction gare du Nord.

Je me demande maintenant à quoi ressemblerait ma vie si j'avais raté ce train. En courant à perdre haleine dans les escalators, j'ignorais encore tout des événements incroyables qui allaient se produire et maudissais silencieusement mes parents d'être si fantasques et délicieusement imprévisibles aux yeux des autres, mais seulement irrespectueux de ma tranquillité aux miens.

Mon père, Fernand Goupil, était marchand d'art. Il avait ouvert une galerie dans le 8e arrondissement et s'était bâti une petite réputation dans le milieu de l'art contemporain. Rien ne l'émouvait plus qu'un cercle rouge dans un carré bleu.

Comme pour les gens qui n'en manquent pas, toute référence à l'argent ou à une quelconque forme de commerce était pour lui d'une insupportable vulgarité. Il se décrivait modestement comme un « découvreur » – bien qu'il passât plus de temps à chercher qu'à trouver. La plus belle pépite de sa collection n'était autre que ma mère, la célèbre plasticienne Valeria Vangelov, qu'il avait rencontrée lors d'un voyage à Saint-Pétersbourg, où elle exposait des madones en mie de pain.

Ma mère passait ses journées à préparer ses prochaines installations. Pour elle, une poubelle éventrée devant un écran de télévision ou un tableau accroché à l'envers au-dessus d'un extincteur, c'était de l'art. Elle n'était pas la seule à le penser, vu les fortunes que ses admirateurs étaient prêts à débourser pour ses robes éphémères en croûte de sel.

À la maison, j'avais l'ordre de ne rien déplacer, mais il était difficile d'obéir quand on ne savait pas si la peau de banane restée sur la table relevait de la recherche artistique ou de la simple négligence. Une foule de personnes défilait chez nous en permanence afin de consulter mon père sur la cote de tel ou tel peintre ou de discuter avec ma mère de la valeur éthique du pain complet. J'avais l'impression de vivre dans un monde qui ne me comprenait pas et auquel je ne comprenais rien.

Désespérés par ce qu'ils prenaient pour un manque de sensibilité, mes parents avaient abandonné tout espoir de me voir suivre leur voie. Même si j'aimais dessiner, je restais indifférent à leurs projets de galerie à New York ou de voyage initiatique au Bhoutan. Ni particulièrement brillant ni tout à fait mauvais

en études, je ne me distinguais jamais – « pas même en sport », soupirait ma mère comme si cela aurait été mieux que rien.

Le seul espace où je me sentais chez moi était ma chambre. Une immense bibliothèque en bois, à laquelle je grimpais à l'aide d'une échelle coulissante, couvrait un mur entier, et des piles de romans, de bandes dessinées et de mangas s'entassaient au petit bonheur autour d'un matelas à même le sol. Une baie vitrée inondait mon lit de lumière et, en ce mois de décembre, dévoilait les branches couvertes de givre des tilleuls de la place Martin-Nadaud. Ici, rien ne pouvait m'atteindre du monde extérieur. Je ne connaissais pas plus grand bien-être que de griffonner sur mes carnets dans un coin de soleil ou de me blottir sous ma couette après la classe avec un saucisson, une part de tarte aux noix de pécan – oh, bonheur suprême ! – et d'ouvrir un livre. J'étais entouré d'amis silencieux – Harry, Katniss, Ophélie, Nicolas, Blacksad, Lyra, Enid… – avec qui je vivais, du fond de mon lit, des aventures extraordinaires. Pourquoi irais-je me confronter aux autres quand, avec eux, je pouvais frissonner, rire, pleurer et surtout rester moi-même ? Avec eux, j'avais le droit d'être très ennuyeux ou complètement fou, cela ne changeait rien, et j'aimais cette constance par-dessus tout.

Parfois, Thomas, le fils de la gardienne de notre immeuble, venait sonner à la porte. C'était mon seul copain. Enfin, je dis copain pour faire plaisir à mes parents. Il m'attendait sur le palier en se balançant d'un pied sur l'autre, l'air gêné, et nous descendions dans la loge jouer à *Assassin's Creed* sous le regard méprisant de sa sœur. Nous parlions peu et restions affalés sur